

Meurtres en série

Je m'appelle Astrée Delattre, 26 ans et brune.

Je suis inspecteur de police à la criminelle.

Mon patron, le commissaire Jean-François Laporte, pas très beau mais malin comme un singe, imper beige jeté sur ses épaules de trappeur Canadien vient d'arriver.

— Au rapport, Delattre !

— Bien chef, je vous suis !

Dans le bureau du boss traînent des trombones qui comme des chenilles processionnelles, ne semblent pas pouvoir être détachés les uns des autres. Il y a aussi une bonne dizaine de stylos, une règle et puis un cendrier.

Parlons en du cendrier du chef ! Vide, vide depuis une semaine, vide depuis que son possesseur a pris la décision de cesser de fumer. Il en a de la chance le cendrier ! Il ne souffre plus des brûlures des cendres ni des mégots écrasés nerveusement !

Il faut bien que le chef soulage ses nerfs, alors c'est moi qui trinque ! Il se défoule et moi, j'encaisse !

— Avez-vous du nouveau au sujet de l'affaire Durieux ?

— Pas vraiment chef, mais j'ai un rencard avec mon indic !

— Bien ! Quoi d'autre encore ?

— Rien que vous ne sachiez déjà, chef !

— Allez-y Delattre !

— Je sortis du bureau du patron, attrapai mon blouson de cuir noir et me précipitai en dehors du commissariat. Je rejoignis ma voiture de Français pas très moyen et pris la direction du boulevard de Sébastopol. Arrivée à destina-

tion, je garai le taxi le long du trottoir et sans état d'âme de ne point m'acquitter du stationnement j'allais d'un pas décidé vers le café d'en face.

J'entrai.

Mon indic était déjà là. Il m'attendait dans son jean délavé et son pull en angora vert. Pas terrible l'indic. Petit et gras du bide. Il avait l'œil globuleux et le regard torve.

— Vous êtes en retard, inspecteur !

— qu'as-tu qui pourrait ravir mes esgourdes ?

— Il paraît que John le boiteux et Fernand la fritte ont des idées comme qui dirait pas très catholiques !

— C'est à moi de juger ! Continue !

— D'après ce que j'ai compris, ils auraient des accointances avec le directeur de la banque !

— Sois plus explicite ! Quelle banque ?

— Ben...

A l'instant où j'allais en apprendre un peu plus, mon cellulaire se mit à vibrer.

— Inspecteur Delattre, j'écoute !

Au bout du fil, mon patron.

— Delattre, je veux vous voir dans mon bureau dans les plus brefs délais !

— Bien chef, j'arrive tout de suite !

Je restais sur ma faim, bien décidée à revenir sur les lieux pour le « dessert » Je quittais donc à regret mon indic au jean délavé et au pull en angora vert.

Je bombai jusqu'au commissariat.

J'entrai et gravis les marches de l'unique escalier pour accéder au bureau du big boss.

— Entrez Delattre !

J'entrai et à peine avais-je posé sur un infâme fauteuil mes fesses rebondies que le commissaire me regardant droit dans les yeux, me résuma en quelques mots l'affaire morbide pour laquelle il me dépêchait.

— Trois meurtres en moins de deux mois dans les alpes maritimes. Trois meurtres dans le monde homosexuel masculin ! L'un deux, Sylvain Legras 22 ans originaire de Toulouse et son amant bien plus âgé, 42 ans, d'origine Belge, Marc Dulac ont été retrouvés sauvagement assassinés, le corps ensanglanté, les parties génitales sectionnées, des menottes aux poignets et un bâillon de fortune dans la bouche. Quatre semaines plus tard, une troisième victime, Georges Delvaux, 30 ans, a été retrouvée gisant dans son sang à son domicile niçois, avec le même rituel.

Delattre, vous partez immédiatement pour Nice ! Je veux que vous travailliez de concert avec vos collègues azuréens ! Je veux vous avoir au bigo tous les jours ! C'est compris, Delattre ?

— Oui chef, c'est compris !

Je rentrai dans mon petit appartement parisien, quai voltaire, et préparai ma valise. Je pris une douche et me vêtis d'effets confortables et de chaussures plates. Je jetai un coup d'œil furtif à toutes les pièces de l'appart et satisfaite de savoir que je partais en laissant un appartement impeccable et très bien rangé, je fermai la porte derrière moi. Je ne pris pas le temps d'attendre l'ascenseur préférant l'escalier bien plus sportif pour moi et pour ma ligne.

Le taxi de marque Française, de couleur blanche m'attendait. Son conducteur en descendit et vint m'ouvrir la portière arrière droite. Je montai pendant que le chauffeur mettait ma valisette dans son coffre, puis, il s'installa au volant, et nous prîmes la direction de l'aéroport Nous arrivâmes à destination environ une heure avant l'embarquement. Je réglai la course et avec ma petite valise entrai dans le hall.

Après avoir fait enregistrer mon maigre bagage, je pénétrai dans le bar où des clients en partance attendaient qu'une annonce les concernant, ne soit dite dans le haut parleur.

Je commandai un café et pris avec, un croissant croustillant à souhait.

Un bellâtre que je n'avais jusqu'alors point remarqué, me dévisageait. Son regard insistant, me mit mal à l'aise. Il esquissa un joli mais discret sourire qui, si je n'avais pas eu le contrôle de moi-même, me fit chavirer les sens. Je répondis à son sourire par un hochement de tête. Je plongeai alors les yeux dans le breuvage noir afin de ne plus subir les assauts courtois et certainement dragueurs de mon vis-à-vis. Mes pensées vagabondaient allégrement lorsqu'elles furent interrompues par un :

— Bonjour, mademoiselle ! Puis-je m'asseoir ?

Je relevai immédiatement la tête et surprise de cette intrusion polie, acquiesçai.

L'homme au sourire discret prit place et me faisant face planta ses yeux dans les miens. Amusé par mon trouble, il se mit à rire.

— Croyez-vous au coup de foudre ?

Je balbutiai :

— Ben... Euh... Je ne sais pas !

Je me sentais vraiment idiote.

Il continua :

— Excusez-moi, je ne me suis pas présenté ! Eric Belhomme !

Je fondais littéralement tant son charme était puissant. Il portait bien son nom. Bel homme, il l'était avec ses cheveux bruns, ses yeux noirs profonds, son sourire ravageur et ses quatre vingt cinq kilogrammes de muscles. Il devait bien mesurer un mètre quatre vingt dix. Je restais interdite, et alors qu'il voulut poursuivre, je lui déclamai mon identité :

— Delattre ! Astrée Delattre ! Je suis inspecteur de police criminelle !

— Enchanté, inspecteur ! Je suis ravi de faire votre connaissance !

— Moi aussi !

Je reprenais mes esprits au fur et à mesure que les minutes s'égrenées sur l'horloge du temps.

Il me dit :

— Vous avez de biens jolis yeux, Astrée !

— Merci du compliment !

Il continua :

— Je ne dis que la vérité, Astrée ! Vous êtes une très belle femme et je voulais vous le dire !

Je le regardai fixement et lui souris. Il répondit à ma béatitude admirative par un sourire étincelant et enjôleur.

Trop perturbée pour me concentrer sur quoi que ce soit, je faillis ne point entendre l'annonce faite dans le haut parleur qui m'avertissait que je devais me rendre en salle d'embarquement. Je détachai mon regard de celui d'Eric et me leva. Il en fit de même et en gentilhomme qu'il était, m'aida à mettre mon blouson. Je le remerciai de son acte charitable et lui tendis la main droite. Il prit ma main et l'approcha de sa bouche aux lèvres généreusement ourlées et fort bien dessinées et la baisa. Je m'avouai devoir le quitter à regret mais le devoir m'appelait pour un horizon plus exaltant que le ciel grisâtre de la capitale.

Je retirai ma main de la sienne et sortis. Je pris la direction de la salle 126 A Je sentais qu'une présence me talonnait, mais quoi de plus normal dans un hall d'aéroport grouillant de fourmis en partance pour diverses occasions dans diverses directions ? Je pressai le pas et arrivai dans la salle d'embarquement. D'autres passagers, plus rapides que moi, attendaient assis sur des sièges de velours rouges. Je les imitai et pris place à côté d'un vieux monsieur.

Cruciverbiste dans l'âme, j'entamai une grille. Quel ne fût mon étonnement quand une voix familière me sortit de ma réflexion. Je levai le regard de ma grille fléchée et aperçus mon tête-à-tête de tout à l'heure. Je le trouvai plus beau et plus attirant encore. Son charme opérait sur moi d'une manière indicible et son regard m'envoûtait. Il se leva et vint s'asseoir sur l'un des fauteuils resté vacant à

côté de moi. Il entama la conversation et subjuguée par sa prestance mais aussi par son éloquence verbale je l'écoutai attentivement. Il me parla de son travail qui l'obligeait à souvent s'absenter. Il me parla aussi de son père, de sa mère et de sa jeune sœur mariée et déjà maman de trois magnifiques et adorables bambins. J'étais sous le charme de ce Don Juan malgré lui. Il me narra quelques aventures qu'il avait vécues lors de voyages d'agrément. Il me conta aussi ses exploits romanesques de petit garçon, ses déboires de rêves irréalisés d'adolescent, ses débuts de jeune loup dans la vie active, ses choix voulus ou imposés par une existence pas toujours maîtrisée. Plus il parlait, plus je l'admirais. Je lui posai cependant une question d'ordre personnel :

— Avez-vous déjà été marié ?

— Oui, mais pas longtemps ! Je me suis marié pour plaire à mes parents !

Comment pouvait-on se marier pour faire plaisir et non pas se faire plaisir à soi-même ? Le mariage n'est il pas le symbole de l'osmose parfaite entre deux âmes nées pour s'aimer ?

— Avez-vous eu des enfants ?

— Non, malheureusement ! La vie et ainsi, mais il me plairait assez d'en avoir ! Je crois en la vie de famille. Je ne suis pas fait pour le célibat et si je suis seul c'est parce que aucune jeune femme n'a trouvé grâce à mes yeux !

— Vous allez à Nice ? Quelle question idiote venais-je de poser ? Je me sentis tout à coup ridicule.

— Vous allez devoir me supporter pendant un petit moment !

Pas de problème pour moi, je l'aurais supporté des jours, des mois, des années.

La porte qui donnait directement sur le tarmac, s'ouvrit. Deux souriantes hôtesses nous prièrent de nous avancer vers elles pour la vérification de nos billets, ce que nous fîmes. Nous dûmes prendre une navette qui nous déposa

au pied de l'appareil. Nous montâmes la passerelle et fûmes accueillis par une hôtesse jolie et un steward avenant. Nous cherchâmes nos places respectives par les numéros qui nous étaient alloués et fûmes une fois de plus surpris de ce concours de circonstance très agréable qui nous obligeait de voyager l'un à côté de l'autre. Nous nous assîmes et continuâmes notre conversation. Il me posait des questions, je répondais sans détours. Je lui posais des questions, il répondait sans ambage. Je fis le plus beau voyage qu'il m'eut été permis de faire. 1h30 de bonheur ! 1h30 passée auprès de mon coup de foudre ! J'étais ravie et triste à la fois. Nous devons nous quitter. J'aurais tout donné, pour que mon périple dure plus longtemps.

A l'aéroport de Nice, je récupérai ma valise et lui la sienne.

Ses yeux noirs profonds me dévisageaient de la même manière qu'ils m'avaient dévisagée au bar de l'aéroport de Paris.

Eric finit par me demander :

— Pourrais-je vous revoir ?

— Je crois que cela ne sera pas possible ! Je suis descendue sur la côte pour mon travail et je n'aurai guère de temps ! Je suis désolée, Eric !

— Pas autant que moi, belle Astrée ! Mais peut-être puis-je me permettre de vous inviter à dîner ?

— Non, je suis épuisée et je dois encore me rendre au commissariat, mais, je vous remercie !

— Décidément, je n'ai pas de chance ! Il m'eut été si agréable de vous revoir !

— Je suis navrée, mais nous devons en rester là !

— Puis-je espérer un appel de votre part ?

— Non, Eric ! Vous devez me laisser !

— Laissez moi espérer qu'un jour...

— Non, c'est impossible !

Il griffonna sur un bout de papier son numéro de portable et me le tendit.

Il insista :

— J'attends votre appel, Astrée !

Il s'éloigna et tandis que je le suivais du regard, un frisson me parcourut. Je repris mes esprits, et me dirigeai vers la sortie.

Je montai dans le premier taxi garé juste devant le hall de l'aéroport international niçois et sans se retourner, le chauffeur me demanda quelle était la destination ! ?

— Commissariat Foch, s'il vous plait !

Il démarra et prit la somptueuse et féérique Promenade des Anglais.

Il faisait doux et le ciel n'était point chargé de nuages comme il l'était toujours à Paris.

Confortablement installée dans la berline de luxe, je me laissai aller à des rêveries de midinette subitement tombée folle amoureuse d'un prince charmant. Mon vagabondage, dans les bras puissants de mon tout nouveau coup de cœur, me permit d'arriver en un temps record au commissariat de l'avenue Foch.

Je me présentai et demandai à être reçue par le grand patron.

— Je vous en prie mademoiselle Delattre, le commissaire Lazarel vous attend dans son bureau au premier étage, la deuxième porte à droite !

— Merci, mademoiselle !

Je gravis la dizaine de marches que comptait l'escalier biscornu et me rendis deuxième porte droite. Je toquai et une voix aimable me demanda de bien vouloir entrer. Ce que je fis promptement malgré une petite touche d'appréhension incontrôlable.

Le commissaire leva sa haute et solide stature de son fauteuil de skaï et me tendit sa main. Par mimétisme, sans doute, je lui présentai la mienne. Notre poignée de mains fut chaleureuse. Nous échangeâmes quelques politesses de bon aloi, mais la courtoisie n'ayant pas sa place dans une enquête aussi abjecte, nous nous mîmes au travail.

— Commissaire, puis-je lire le rapport du labo pour le double meurtre ?

— Tenez, le voici !

Je pris le rapport et le lus attentivement.

Nom de la victime : LEGRAS (Première victime)

Age de la victime : 22 ans

Adresse : 2, rue Miron 06000 Nice

Coups assés violemment ayant entraîné l'éclatement de la rate. Poumon gauche perforé par un objet contendant dont la lame devait mesurer approximativement 30 à 40 cm. Testicules éviscérés après le crime à l'aide d'un couteau ou d'un poignard Malais dont la lame devait mesurer 25 cm.

Heure du décès : Entre 10h30 ET 11h30 ;

Nom de la victime : DULAC (deuxième victime)

Age de la victime : 42 ans

Adresse : 2, rue Miron 06000 Nice.

Crâne fracassé à l'aide d'un objet lourd pesant environ : 10 kg. Arcade sourcilière droite enfoncée par un uppercut ou coup de genoux. Testicules éviscérés après le crime à l'aide d'un couteau ou d'un poignard de style Maltais dont la lame devait mesurer 25 cm.

Heure du décès : Entre 10h45 et 11h45 ;

Je demandai à lire le deuxième rapport, celui de la troisième victime.

Nom de la victime : DELVAUX (troisième victime)

Age de la victime : 30 ans.

Adresse : 2, avenue de Fabron 06200 Nice.

Visage lacéré par cutter ou lame de rasoir. Enucléation de l'œil gauche. Tentative d'éviscération du rein droit. Crâne défoncé à l'aide d'un objet lourd d'environ 7/10kg contenant du métal, de style bibelot en bronze ou en airain.

Testicules éviscérés après le crime à l'aide d'un couteau ou d'un poignard Malais dont la lame devait mesurer 25 cm.

Heure du décès : Entre 8h et 9h ;

Je reposai le premier et le deuxième rapport sur le bureau du commissaire. Ce dernier me questionna :

— Qu'en pensez-vous, inspecteur ?

— Même rituel, même longueur de lame pour l'éviscération des testicules, même genre d'individu, tous les trois homosexuels avérés et travaillant dans les milieux de la mode, de la coiffure ou du show business.

Cela veut dire que le meurtrier en a après les homos ! Mais la question reste : Pourquoi ? Peut-être est-il un homosexuel refoulé ?

Prise par ma réflexion à voix intelligible, face à un commissaire attentif à mes dires, nous fûmes interrompus par l'intrusion d'un inspecteur de la brigade criminel :

— Chef, on vient de retrouver le corps mutilé et entièrement dénudé d'un certain Lefebvre Nicolas ! Mais, ce n'est pas tout, chef ! Ses testicules ont été sectionnés de la même manière que pour Legras et Dulac. La victime avait aussi un bâillon dans la bouche et des menottes !

— Sait-on si il était homosexuel ?

— Oui, chef ! Lefebvre était bien connu du monde homosexuel niçois !

— Avait-il un petit ami ?

— On a rien eu de concluant sur la vie privée de la victime, commissaire !

Le commissaire Lazarel, l'inspecteur Duchenne et moi sortîmes du bureau sans prendre le temps de refermer la porte derrière nous. Nous dévalâmes les marches de l'escalier biscornu et sans perdre un instant nous franchîmes le hall d'entrée et nous nous retrouvâmes dans une voiture de police flambant neuve. Mon collègue mit le gyrophare sur le toit et le commissaire fit hurler la sirène

Nous roulions à assez vive allure sur la promenade, la circulation étant plus fluide à cette heure de la journée mais pas tout à fait limpide. Nous arrivâmes au domicile de Lefebvre et grâce à nos cartes tricolores, nous pûmes passer la barrière humaine de sécurité et monter les quatre